

# EMEUTES BLANCHES

Le punk est mort et la bobine de « *Rude Boy* » a le mérite de nous faire assister à sa décomposition incarnée (?) par Ray Gange, un kid qui n'en est bientôt plus un, en perfecto, originaire de Brixton, et dont c'est le premier film et quasiment la biographie. Le fait qu'il s'agisse d'un film nous épargne sans doute le désagrément de l'odeur de putréfaction, il ne nous évite, toutefois, ni la vision vitreuse, ni la confusion qui finit par teinter toutes choses, ni surtout la solitude qui recueille les dernières frasques vacillantes et inopérantes de ce pauvre con de Ray. On se demande du reste pourquoi tout cela est si lent, si mal foutu, plein de dépit et de chaos comme un terrain vague. On se demande si c'est du cinéma ou une pellicule d'essai, si ça valait vraiment la peine de tartiner du celluloid pendant près de deux heures avec une histoire d'une banalité aussi creuse, avec une agonie encore plus filandreuse que celle d'un tyran ibérique. On se demande qui du film ou du personnage bat le record de pathétique. Et pourtant, il faut croire que, par-delà le strict aspect musical, quelque chose nous touche, si ce n'est pas précisément un peu de nous-même, de notre peau qui meurt là, sur l'écran.

1977. C'est le Jubilé d'argent. L'Angleterre connaît quelques instants de liesse crétinisante, rapidement noyée sous le grondement heurté des rues croupissantes d'ennui et de misère. A Brixton, quartier à forte proportion immigrante et plus particulièrement jamaïcaine, une puissante délégation du Front National vient abreuver d'injures, sous la cordiale tolérance des flics, les ethnies hétérogènes, représentées alentour, se promettant de chasser du sol anglais cette « vermine tropicale ». Un peu plus loin, des membres du SWP (Socialist Workers Party), noirs et blancs cote à cote, mitraillent à la caillasse des quinconces de policiers abrités sous leurs boucliers en fibre de verre. Partout la haine et la violence se déchainent. La nécessaire neutralité de la caméra nous induit peu à peu dans cet état de fatalité nonchalante qui est la nature même de Ray, le héros, qui pointe au chômage depuis qu'il a quitté l'Archbishop Tennyson's school, travaille au noir la nuit dans un Sex Shop de Soho aussi sordide qu'un chiotte et aussi étroit qu'un vagin de pucelle, se garde bien de prononcer le mot « amour » parce qu'il n'y croit pas et écoute « Career Opportunities » de Clash lorsqu'il rentre chez lui après s'être fait tancer et fouiller par une midnight shift en patrouille. On peut pas faire plus réaliste.



Ray Gange et Joe Strummer (« *Rude Boy* ») : « *Ce décalage* »

Lorsqu'il rencontre Joe Strummer dans un pub, Ray avoue ses désillusions. Toutes les positions politiques, tous les slogans révolutionnaires dont sont pétries les chansons de Clash, l'internationale punk en quelque sorte, ne lui enlèvent pas le goût d'amertume qui lui vient de la vie quotidienne, cette putaserie. Ray ne pense qu'à une chose, avoir de l'argent, « *une Rolls Royce Camargue, une villa à Beverley Hills et des larbins qui rappliquent quand je sonne* ». Quelques temps après, Ray est engagé comme roadie par le groupe lors du « Clash On Parole Tour », intitulé ainsi après que Nicky Headon et Paul Simonon aient été placés en liberté conditionnelle après une grotesque affaire de pigeons de race assassinés à la carabine sur le toit de leur local de répétition. Ray apprend son job sur les routes d'Ecosse, sans conviction. Il apprend aussi à connaître l'envers du décor, le service d'ordre qui brutalise les fans, lui-même n'est pas épargné, la déprime qui n'arrive même plus à se convertir en colère. Lorsque Ray demande à Strummer ce que signifie « *Brigate Rossa* » inscrit au pochoir sur le t-shirt du chanteur, qu'il est en train de laver dans le lavabo de sa chambre, Joe répond : « *c'est le nom d'une chaîne de pizzeria* » ou quelque chose d'aussi risible et qui met ainsi un terme aux turpitudes impuissantes de Ray en ce qui concerne l'engagement politique du groupe. Ray se réfugie dans la bière et dans le sexe mais, lorsque la tournée prend fin, il retourne, piteux, dans son sex shop et sa dérive se poursuit dans un flot de bière de plus en plus

abondant, alors que les élections approchent et que la vie se durcit... « *Rude Boy* » est un fourbi plutôt douteux, mal emmanché, complaisant. Mais il arrive que ce soit un témoignage/document assez honnête, présentant l'univers du rock au-delà de la merveilleuse et aveuglante rampe de spots sous laquelle gisent encore certaines de nos illusions, avec ce qu'il suppose d'âpretés et de découragements. Il possède en plus l'avantage de nous montrer Clash sur une période de près de deux ans entre la sortie du premier album et l'enregistrement du second, attestant somptueusement (les images !) d'une évolution scénique qui fait aujourd'hui du groupe de Strummer & Jones la plus frénétique machine de rock'n'roll au monde. Je vous assure. Les images sont superbes, hautes en couleurs, fortes en émotions. Voir la mer humaine du festival « *Rock Against Racism* », entrer en tempête sur « *London's Burning* » et « *White Riot* » (chanté par Jimmy Pursey) est probablement un des passages les plus exaltants du cinéma rock. Et la demi-heure finale vous en réserve bien d'autres. Quant à la philosophie générale de « *Rude Boy* », disons qu'elle ne s'exerce nulle part et qu'il ne faut en tirer aucune morale. Simplement, le film, pour moi, sonne le glas d'une ingénuité, d'un élan de rébellion lié au rock depuis 77. Ray, qui, par certains aspects, ressemble comme un frère au Jimmy de « *Quadrophenia* » dans sa manière de frayer avec un groupe d'individus et de ne pas supporter les contradictions ou les sacrifices, devient une victime, mis au banc de

la société et de ses propres illusions. Il reste pourtant libre et c'est bien là la seule chose qui le distingue des « Rude Boys » noirs. On voit vers la fin Mick Jones en studio chantant « Stay Free ». Il s'agit avec « Career Opportunities » de la chanson la plus importante du film, tant et si bien qu'elle en annule presque la nécessité. Le reste pouvait se formuler en questions et c'est celles-là que Best est allé poser à Jack Hazan, co-réalisateur du film avec David Mingay.

**Best :** Quand avez-vous commencé le tournage de « Rude Boy » ?

**Jack Hazan :** En 1977, en plein Jubilé qui, chacun sait, fêtait le 25ème anniversaire du couronnement de la reine d'Angleterre. Je crois que cette célébration, de par son faste et sa démesure, a considérablement renforcé le mouvement punk qui trouvait là un bon prétexte pour stimuler sa haine du système et en dénoncer l'hypocrisie. Nous voulions, David et moi, faire un film musical qui serait également une épopée avec un personnage central pour nous guider. Lorsque nous avons tourné le passage de la Reine dans son carrosse et les feux d'artifices, nous ne savions pas ce qu'allait donner la suite. Nous sentions seulement qu'il y avait comme une relation maligne entre ces cérémonies solennelles et la détresse de tous ces jeunes qui se peignaient le visage et se teignaient les cheveux en faisant de « No Future » leur principal slogan.

**Best :** Qui est responsable du scénario ?

**J.H. :** Comme je le disais, nous avons improvisé selon les événements. Mais David et moi avons travaillé ensemble, l'inspiration nous est venue réciproquement. Quant à Ray Gange, il nous a énormément apporté.

**Best :** Il semble que votre film soit une sorte de biographie...

**J.H. :** Absolument. Ray nous a confié beaucoup d'éléments appartenant à sa propre vie. Il est à la fois le sujet picaresque mais aussi la victime. Il nous a apporté du dialectique du film et puis surtout, The Clash. A vrai dire, nous n'étions pas très sûr de notre choix. Nous avons pensé d'abord aux Sex Pistols mais je n'aimais pas leur vision nihiliste. Je pense, notamment, que les histoires de drogues, dont Sid Vicious fut le « héros » auraient profondément perturbé le sujet initial. Ray nous a dit que le seul groupe qui puisse correspondre était Clash. Ray connaissait Joe Strummer.

**Best :** Vous avez adopté un rythme particulièrement accidenté. Par

moment, on a l'impression que vous avez collé des séquences entre elles, comme on peut coller des bouts de papier avec du ruban adhésif.

**J.H. :** En effet, certaines transitions sont assez brutales. Mais, nous avons voulu travailler avec la réalité. On ne peut pas habiller la réalité. Nous n'avions prise ni sur le flux événementiel, ni sur le drame. Nous avons subi la réalité.

**Best :** J'aimerais savoir ce que vous avez essayé de démontrer en jouant au cours du film sur l'analogie « Rude Boy » noir et « Rude Boy » blanc ?

**J.H. :** Je pense que le mouvement punk a permis une certaine émulation au sein des communautés noires vivant en Angleterre. Joe Strummer invite le public à l'émeute. Il leur dit de descendre dans la rue et de commencer la révolution. C'est ce que font les kids noirs. Ils quittent l'école précocément et vont lancer des briques sur les flics lors du carnaval Antillais. Ils savent que l'école est l'endroit où ils resteront ignorants et puis, d'ailleurs, cela ne leur procurera aucun travail. Et puis, tu as Ray, le héros qui est originaire de Brixton, une zone prolétarienne à prédominance noire, à peu près 80 %. Ray a passé son enfance avec des gamins de couleur ; il existe un lien entre lui et eux. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais Ray a la démarche d'un Noir. C'est presque un vrai Rude Boy. Il y a une scène avec Joe Strummer où il dit que les gens le traitent comme un nègre et, en fait, son problème, c'est qu'il n'a pas la peau noire parce que si c'était le cas, cela simplifierait considérablement sa situation. Il n'aurait probablement pas à se chercher ni à chercher les autres. Dans le film, on voit le Rude Boy noir se faire arrêter et jeter en prison pour une histoire de vol à la tire. Ray, lui, est libre et cette liberté semble encore plus pénible.

**Best :** Comment étaient vos rapports avec Clash lors du tournage ?

**J.H. :** Assez bons. Très bons, en fait. Aussi longtemps que nous étions en mouvement avec eux mais, dès que nous n'étions plus là pendant quelques jours, alors il fallait de nouveau se faire accepter. En particulier, lorsqu'ils sont partis aux Etats-Unis pour leur première tournée là-bas. Les choses ne s'étaient pas passées selon leurs vœux et il fallut une nouvelle fois gagner leurs faveurs pour poursuivre le tournage. De plus, ils avaient éjecté leur premier manager, Bernie Rhodes, et, personnellement, ça nous compliquait considérablement la tâche.

**Best :** A certains moments, on a la

nette impression que le groupe semble gêné par la caméra. Que tout cela ne les concerne pas, qu'il tolère l'objectif mais qu'il ne faut pas lui en demander plus. En particulier, Mick Jones.

**J.H. :** Je crois que la seule conviction qu'ait jamais eue Mick, c'est celle de devenir une rock star. Je ne pense pas qu'il fut très flatté d'être filmé avec des cheveux longs, une barbe de trois jours et les yeux gonflés par le manque de sommeil. Son animosité à l'égard du film est très compréhensible lorsqu'on connaît son ego. S'il avait eu un rôle important, avec beaucoup de costumes et de poses, je pense qu'il aurait aimé ça.

**Best :** Le groupe a pourtant renié « Rude Boy » n'est-ce pas ?

**J.H. :** Mick Jones l'a renié. Joe Strummer a aimé.

**Best :** L'un des thèmes du film consiste à montrer la confusion qui peut exister entre le rock et la politique.

**J.H. :** Il y a, en effet, un paradoxe et une ironie. Le problème est, même pour Clash, que les mots d'ordres politiques dans le rock ne peuvent avoir qu'une durée très limitée. Chanter « White Riot / Wanna Riot » présente certains risques. Mick et Joe ont finalement extrêmement peur des réactions du public. Joe nous a demandé de suspendre la sortie du film en Italie pour que le groupe puisse faire sa tournée là-bas sans dommages. Il avait peur d'être assassiné parce qu'on le voit à plusieurs reprises arborant un t-shirt des Brigades Rouges. C'est ce décalage qui, finalement, exaspère Ray.

**Best :** Qu'est-il advenu de Ray Gange après le tournage de « Rude Boy » ?

**J.H. :** Avant la fin du tournage, il nous a avertis qu'il devait partir pour les Etats-Unis. Nous avons donc hâté les dernières prises. Je dois dire que Ray, au même titre que les autres acteurs, n'a pas touché énormément d'argent pour ce film. Il percevait, en fait, 15 Livres par jour. Piètre rétribution en fait. Il est parti pour New York où il ne trouva que la neige. Il prit alors un avion pour Los Angeles et rencontra une femme sur la plage. Il l'épousa et est devenu charpentier dans une entreprise de construction.

**Best :** That's the happy end !

**J.H. :** Cela aurait pu, en effet. Mais ça n'est pas le cas.

**Best :** Pourquoi ?

**J.H. :** Il est terriblement frustré. Il parle souvent de l'Angleterre.

